

Le déjeuner de la fin du monde

Eugénie Champollion n'avait d'yeux que pour Emile Freysnet. D'abord, parce qu'il était beau, ensuite parce qu'il était grand et distingué. Mais surtout, parce qu'il ne ressemblait en rien aux autres hommes qui venaient à la bibliothèque. C'est pourquoi comme tous les jeudis, apprêtée et pomponnée, elle guettait avec impatience, bien droite derrière son comptoir, le moment où le jeune homme passerait le pas de la porte. Elle l'imaginait déjà entrer, soulever légèrement son chapeau haut de forme, esquisser son timide sourire et parcourir comme à son habitude les différents ouvrages de l'allée 24, Science et Astronomie. Car oui, Monsieur Freysnet travaillait au prestigieux Observatoire de Paris aux côtés du très grand astronome Jules Janssen. Et il avait, comme tous ses congénères, cette attitude secrète et lunaire qui correspond si bien aux hommes de sa profession.

Seulement, voilà, ce jeudi 14 août 1862, lorsque la porte de la bien tranquille bibliothèque s'ouvrit avec fracas, Emile Freysnet n'avait rien du dandy dont rêvait Eugénie. Mal peigné, à peine rasé et vêtu à la hâte, l'astronome s'était rué sur les étagères sans prêter attention à qui que ce soit. Tremblant, il arrachait les livres de leur place et les feuilletait frénétiquement à la recherche d'une réponse. Il avait besoin d'une réponse. Après tout, il avait passé la nuit à retourner le problème dans tous les sens. Il avait reporté ses observations dans ses cahiers, calculé tous les angles de toutes les trajectoires possibles et imaginables. Ses conclusions restaient sans appel. Mais que faire ? Qui prévenir ? Il savait pourtant que même s'il avait beau informer ses collègues de sa découverte, personne ne le croirait. Ce fut le moment où Eugénie, paniquée à l'idée qu'il détruise la collection, choisit d'intervenir.

- Puis-je vous aider, Monsieur ?

Arraché à ses recherches, l'astronome se retourna avec violence. La jeune bibliothécaire l'observait nerveusement de derrière son comptoir. Elle avait pris ce ton désespérant qu'utilisent les infirmières pour parler à leurs malades atteints de folie. Pour qui se prenait-elle ? Freysnet balaya du regard la pièce. Deux habitués observaient la scène, ahuris, et un aristocrate le regardait avec dégoût. Qu'était-il devenu ? Lui, l'astronome brillant travaillant auprès des plus grands, se tenait au milieu des ouvrages éventrés, sa chemise de travers. Il avait oublié son faux col et à bien y réfléchir n'avait pas pris soin de lui depuis une bonne semaine. Au prix de nombreux efforts, il se redressa, soutint le regard de la jeune femme et vint poser les deux volumes portant sur les calculs astronomiques et le système solaire sur la table.

- Je les prends.

Professionnelle, la bibliothécaire ouvrit les livres, retira la carte de la couverture, rédigea minutieusement la date et l'heure d'emprunt puis s'autorisa à lever discrètement les yeux vers le scientifique. En proie à une grande réflexion, il triturait avec impatience la chaînette de sa montre à gousset. Elle se lança.

- Est-ce que tout va bien, Monsieur ? Y a-t-il quelque chose dont vous aimeriez parler ?

Cette jeune femme était décidément bien curieuse pour une simple bibliothécaire. Mais après tout, elle était en droit de savoir. Tout le monde devait savoir. Il risqua dans un souffle.

- Cela fait maintenant une semaine que je travaille à l'observation de la constellation d'Orion, mais je n'avais encore jamais rien vu de semblable. La première fois, j'ai cru à une erreur ! Mais il semble qu'un des

astres se déplace plus vite que les autres. J'ai suivi son déplacement pendant plusieurs nuits et j'ai pu en déterminer sa trajectoire en prenant en compte les paramètres d'excentricité orbitale et demi-grand axe ainsi que l'inclinaison, la longitude du nœud ascendant et argument du périhélie. Mais les lois de Kepler ont donné raison ! Si mes calculs de l'orbite héliocentrique sont justes, dérivés du début de la trajectoire dans l'atmosphère, alors hypothétiquement : un objet céleste devrait s'écraser sur Terre à une vitesse de 12 km par seconde et plus exactement en France, à Paris dans 4 jours, si ce n'est moins.

Il avait dit tout cela très vite, laissant Eugénie sous le choc, en proie à la plus grande incompréhension.

- Alors vous voulez dire que... le ciel va vraiment nous tomber sur la tête ?

Cette bibliothécaire n'avait-elle donc rien compris ? N'avait-elle jamais mis les pieds dans une école ? Il avait de toute évidence vu juste. Personne ne comprendrait jamais l'ampleur de sa découverte. Il ne lui restait plus qu'à quitter la capitale au plus vite, en prenant bien soin au préalable de reformuler ses calculs afin de ne pas se retrouver encore sous la trajectoire de ce caillou meurtrier. Résolu, il prit les deux volumes et disparut. Bouleversée par cette prophétie, Eugénie décida de fermer la bibliothèque plus tôt qu'à son habitude et fit un saut chez son amie Sophie Vernouillet, bien décidée à n'omettre aucun détail de son entrevue avec Emile Freysnet.

Bien installée sur son divan Louis XV, Mademoiselle Vernouillet n'en revenait tout simplement pas.

- Hé bien, ce Freysnet ne manque pas de toupet ! Venir renverser tes rayons sens dessus dessous et prodiguer de pareilles inepties me semble très loin des qualités d'un véritable jeune homme... Ma pauvre Eugénie, dans quel état il t'a mise... J'ai justement ce qu'il te faut pour te remonter le moral et te faire oublier ce vilain personnage. Figure-toi qu'hier soir, j'étais conviée à une grande soirée chez Madame Latour dans son merveilleux hôtel particulier de la rue de Trévis. J'y ai rencontré Louis Poulain et Alfred de Taillebois, deux hommes exquis et très intelligents, et nous avons joué toute la nuit à ce nouveau jeu très en vogue, le tarot déshabillé. Le jeu n'a rien de très catholique, mais je me suis tant amusée que je n'ai pas vu le temps passer ! Enfin nous nous sommes si bien entendus qu'ils m'ont conviée à un pique-nique sur les berges de la Seine à Argenteuil ce dimanche.

- Dimanche ! Mais... et si la catastrophe devait arriver ? Penses-tu qu'il soit prudent de sortir ? C'est peut-être risqué... Balbutia Eugénie

- Tu-tu-tu n'en parlons plus, enlève-toi ça de la tête ! De toute façon, c'est décidé, tu viendras avec moi. Ils viendront nous chercher avec la voiture personnelle d'Alfred à 10 h dimanche.

Sophie avait toujours eu le dernier mot en ce qui concernait les choix d'Eugénie. C'est pourquoi elle finit par accepter de prendre un paquet de meringues fraîches (« j'en ai bien trop pour moi et je ne veux pas finir grosse ») et bien entendu de participer au déjeuner du dimanche.

La jeune bibliothécaire passa le reste de la semaine à guetter le retour de l'astronome, mais dut se rendre à l'évidence, il ne reviendrait plus. Du moins pas avant que sa prophétie ne se soit réalisée. Le fait qu'il l'ait choisie comme confidente l'émoustillait particulièrement, mais ne l'empêchait pas d'être terrifiée à l'idée qu'un morceau du ciel ne l'écrase. C'est pourquoi elle effectuait ses déplacements en ville le plus rapidement possible, empruntant les galeries au maximum ou bien se protégeant en mettant ses mains au-

dessus de sa tête.

Arriva dimanche et toujours aucun signe de chute de pierres à l'horizon. Puisqu'il faisait chaud et beau, elle avait enfilé une simple robe de coton blanc et posé sur sa tête un chapeau de paille orné d'un ruban bleu. Le groupe s'était posé à l'ombre des arbres au bord de la Seine et se prélassait autour des restes du pique-nique. Louis, Alfred et Sophie avaient entamé une partie de tarot déshabillé et les deux gentlemen se faisaient un malin plaisir à déplumer la belle Sophie. Elle-même les laissait gagner et n'en finissait plus de rire. Au grand dam d'Eugénie qui commençait à trouver le temps long... D'autant que le temps s'assombrissait peu à peu, comme un message divin avertissant qu'il était l'heure d'en finir avec les hommes.

Tandis que les deux hommes entamaient une grande discussion sur la récente acquisition du Gabon par les colonies françaises, Eugénie décida d'aller se rafraîchir dans une petite mare à l'orée du bois. À peine avait-elle mis le pied dans l'eau qu'un éclair suivi d'un lointain coup de tonnerre retentit. Un caillou de la taille d'une noix tomba alors de la canopée des arbres et traversa l'eau. Eugénie n'en revenait pas, le météore était tombé à ses pieds. Il l'avait choisi elle ! Soulagée qu'il ne l'ait pas écrasée, elle entreprit de le récupérer afin de le montrer à son amie.

Sophie de son côté était bien trop occupée à observer le curieux dessinateur qui semblait l'avoir prise pour muse en cette belle après-midi. Étendu de l'autre côté de la rive, le peintre avait lui aussi cédé à la chaleur étouffante de son atelier et s'était laissé tenter par la fraîcheur d'une bonne baignade. Afin de mêler l'utile à l'agréable, il avait invité son ami Antonin Proust dans l'espoir d'y trouver de l'inspiration. Enfin, cela faisait maintenant plusieurs heures qu'il observait un groupe de jeune gens singulier. Une jeune femme entièrement nue les observait en prenant la pose, la main posée sous le menton. Les deux messieurs richement vêtus, assis à côté d'elle étaient tout simplement indifférents à cette situation des plus anormales, et semblaient absorbés dans leur discussion. Enfin, un peu plus loin derrière le trio, une femme en tenue légère se tenait penchée, les pieds dans l'eau d'une petite mare en proie à l'observation d'un caillou. C'est ce moment-là que choisit la météorite pour pénétrer l'atmosphère. Il y eut des cris, un bruit sourd suivi d'une gerbe d'eau et enfin, le silence. Du panier à pique-nique, des chapeaux d'été, des fleurs, du tarot déshabillé, de Sophie, Louis et Alfred, il ne restait rien. À la place, se dressaient une pierre noire massive, fumante et une Eugénie trempée de la tête aux pieds, la version miniature du météore dans la main.

- Tu vois Antonin mon ami, c'est ça que je déteste avec le figuratif, les gens ne tiennent pas en place.

Léa Nanni